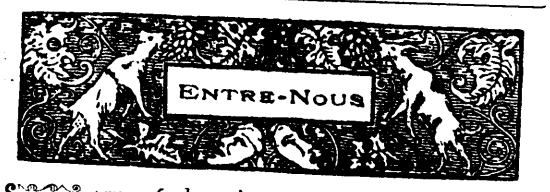
LE MONDE ILLUSTRÉ
MONTRÉAL, 13 AOUT 1887



FATIGUÉ de m'occuper des sages, qui font tant de sottises, je me suis demandé plus d'une fois ce que les fous doivent penser de nous et d'eux-mêmes.

Pour ce qui nous regarde, je crois qu'ils professent à notre endroit le plus profond mépris et qu'ils nous regardent comme des tyrans.

En ce qui les concerne, ils se figurent être beaucoup plus intelligents que nous.

C'est exactement ce que nous pensons d'eux, l'envers ressemble à l'endroit.

Les peuples, à l'état d'enfance, ont toujours eu des idées complètement opposées à celles des nations civilisées au sujet des fous. Ils les regardaient comme des êtres privilégiés, ayant le don de prophétie et doués d'une manière spéciale. On les respectait et on les respecte encore chez les sauvages.

Au fur et à mesure que la civilisation avance, on remarque que ces malheureux sont de plus en plus maltraités et on en est même arrivé à un moment donné, à ne trouver rien de mieux, pour les guérir, que des faire mourir à petit feu.

*** Le traitement raisonné de la folie est d'origine récente, car il n'y a pas encore un siècle que les malheureux insensés étaient traités comme des brutes, chargés de chaînes, frappés presque constamment et regardés comme des bêtes fauves.

C'est à un Français, au Dr Pinel, que l'on doit la grande révolution opérée dans le mode de soigner les fous.

"L'année 1792, dit Buckwill, sera toujours mémorable dans l'histoire du traitement de la folie. C'est en cette année que le célèbre Pinel brisa les chaînes dont on avait chargé les patients de l'hôpital de Bicêtre."

Cet événement est resté, en effet, l'un des plus mémorables de l'histoire de l'humanité, car en rompant les chaînes de ces malheureux, il brisait en même temps avec un passé honteux, pour inaugurer tout un nouveau système basé sur la raison et la douceur.

Les résultats étonnants qu'il obtint firent grand bruit et, malgré les orages et les guerres qui bouleversaient alors l'Europe, toutes les autres nations s'empressèrent d'adopter les réformes introduites en France dans les asiles des aliénés.

Aujourd'hui, tous les médecins sont d'accord sur la nécessité de placer les malades dans des établissements spéciaux où le traitement moral, intellectuel et physique, est plus facilement applicable,

Et ici encore, nous voyons se manifester une fois de plus l'admirable dévouement, l'inépuisable bonté et la patience sans bornes des Sœurs qui sont généralement chargées du soin des malades.

*** Nous avons, dans notre province de Québec, deux grands établissements consacrés au traitement des aliénés, l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, de la Longue-Pointe, et la Maison de Beauport.

Je ne vous parlerai que du premier, que j'ai visité la semaine dernière, en même temps que l'hon. solliciteur-général, M. Georges Duhamel, l'hon. sénateur Trudel, des médecins distingués les docteurs E. Desjardins, Beausoleil, Durocher, etc., et quelques citoyens notables de notre ville.

C'était la première fois que je mettais le pied dans un établissement de ce genre, bien que l'occasion de le visiter se fut présentée plus d'une fois, mais j'éprouvais cette sorte de crainte, d'effroi et de répulsion qui saisit quand on sait que l'on va voir de près un des côtés les plus tristes de l'humanité.

C'est ainsi que nous ressentons une certaine émotion quand on nous parle de visiter une prison ou un hôpital.

Bien des fois, en passant sur la route, j'avais jeté les yeux sur cet immense établissement, dont les proportions énormes, les pavillons élevés, les splendides jardins et l'avenue magnifique éveillent l'idée d'un château royal, résidence d'été d'un souverain.

C'est mieux que cela, c'est le palais du travail et du dévoument.

*** Nous n'étions pas attendus, personne n'était prévenu, nous arrivions à l'improviste et, entre nous, notre intention était bien de surprendre notre monde.

Nous entrons au parloir et bientôt nous sommes présentés à la Sœur Thérèse, supérieure de la communauté, et au docteur Bourque, médecin de la maison, qui accèdent de la meilleure grâce du monde à la demande exprimée par notre chef de file, l'honorable M. Duhamel, de visiter l'établissement.

On commence immédiatement :

Voici la pharmacie : elle se compose de deux salles, y compris le laboratoire ; le docteur Bourque nous fait observer que tous les bocaux, deux ou trois cents, ont été lettrés par un malade. L'ouvrage est très élégamment exécuté. Dans un coin, j'aperçois une bibliothèque qui renferme les ouvrages les plus estimés sur le traitement de la folie,—une centaine de volumes qui contiennent les travaux de vingt hommes éminents. Dans une armoire, un écorché, système du docteur Auzoa et des pièces anatomiques très bien peintes par un patient.

Ces travaux, exécutés par des pensionnaires de l'établissement, sont très utiles aux malades, ils comprennent que leur état s'est amélioré quand on leur donne quelque chose à faire et ils peuvent suivre ainsi les progrès de leur guérison. Mais il faut prendre les plus grandes précautions, ne pas les fatiguer et éviter toute tension du cerveau. Très peu de patients sont du reste susceptibles de se rendre véritablement utiles, et ceux qui ont exécuté les travaux que je vous signale font exception à la règle générale.

*** Nous parcourons différentes salles, des parloirs, des dortoirs, des réfectoires, nous voyons des chambres de malades, pensionnaires privés et demi pensionnaires et, à chaque appartement, nous nous arrêtons étonnés et toujours la même exclamation se fait entendre : "Quelle propreté ! quel ordre ! !"

Nous le redirons plus d'une fois encore, car il faut un certain temps pour s'habituer à ce luxe inouï de simplicité, et nous cherchons un nouveau mot pour rendre notre pensée.

—Dire que c'est propre, très propre, admirablement propre, dit le Dr Desjardins, cela devient monotone et ce n'est pas dire toute la vérité ; aucune langue n'ayant prévu ce luxe des communautés, contentons nous d'une périphrase et disons que c'est la quintessence de la propreté.

On admet le terme, mais je le trouve un peu faible.

A force de voir ces salles à manger et ces dortoirs, je me demande quand nous en finirons et je m'en informe près de la Sœur Supérieure.

—Oh ! nous ne faisons que commencer, me dit la Sœur Thérèse, nous avons *cinquante six* salles à manger et *deux cent seize* dortoirs.

Ces chiffres m'étonnent, je croisavoir mal entendu et je prie la supérieure de répéter.

Non, je ne m'étais pas trompé, c'est bien cela.

Mais, c'est tout un monde que cet établissement !

*** Je questionne de nouveau et j'apprends que *quatorze cent onze* personnes vivent dans l'asile.

Cette population se compose ainsi :

Pensionnaires du gouvernement : hommes	517
" " femmes	549
" privés	133
Sœurs	66
Tertiaires	80
Gardiens et employés	66
Total	1,411

Je continue les chiffres :

Pour nourrir tout ce monde, on cuit tous les jours, *trois cent cinquante* pains de six livres, on consomme un bœuf et demi, *trois* ou *quatre* veaux et *quatre* ou *cinq* moutons.

Et cela sans compter les légumes. J'ai vu entrer dans les cuisines des tombereaux pleins de pommes de terre, de concombres, de choux, carrottes, navets, etc., etc.

Et cela recommence tous les jours, et le soir, tout est digéré.

On brûle *seize cents* tonnes de charbon par an

La ferme comprend *huit cents* arpents de terre. Il y a *soixante* vaches, *vingt-six* chevaux, *cinq cents* moutons, *deux cents* porcs, etc., etc. Je m'y perds...

Et toute cette vaste exploitation, cet immense établissement, cette armée de malades, tout cela est dirigé par une femme !

*** Je regardai Sœur Thérèse.

Son nom ne m'était pas inconnu, il avait été prononcé plusieurs fois devant moi, et certain procès, dont vous vous souvenez sans doute, l'affaire Lyman, avait attiré l'attention du public sur l'établissement qu'elle dirige.

Les journaux protestants avaient même lancé des accusations voilées, mais qui étaient faites dans le but de l'atteindre.

Certaines personnes me l'avaient dépeinte comme une femme sévère, dure même, et je profitai de l'occasion qui se présentait pour me faire une opinion à moi, sans m'inquiéter de celle des autres.

J'aime examiner les traits et la physionomie d'une personne, et je suis beaucoup de l'avis de Lamartine : "Les oreilles se laissent duper parfois, c'est vrai, mais les yeux ne se trompent jamais ; un visage transparent de candeur et de bonté ne peut servir de masque à une intrigante. La nature ne fait pas de si gros mensonges."

Sœur Thérèse est d'une taille au-dessus de la moyenne, mince, un peu frêle, et l'on se demande comment elle peut résister aux fatigues qu'elle s'impose tous les jours ; la tête est petite, les traits sont délicats, l'œil regarde droit, en face, ce qui est un indice indéniable de franchise, et je l'ai vu s'illuminer d'un rayon de bonté infinie, quand il se dirigeait sur les patients qui l'interrogeaient. La bouche est moyenne, les lèvres sont un peu minces, et il se dégage de toute la physionomie beaucoup d'énergie tempérée par beaucoup plus de bienveillance encore.

Cette énergie, elle en donne des preuves tous les jours, car il faut avoir un caractère bien trempé pour résister aux réclamations aussi nombreuses que mal fondées, pour la plupart, dont les patients l'accablent tous les jours.

Il faut une tête bien équilibrée pour conduire toutes les affaires de la maison et trouver le moyen de s'entendre avec les fous et les gens qui prétendent être raisonnables.

Ne touchez pas à ses droits, par exemple, car elle les défendra jusqu'au bout et, si élevée que soit la position de celui qui l'attaque, elle ne recule jamais.

En voulez-vous un exemple ?

*** Il y a quelques années, elle reçut une lettre du Trésorier Provincial, l'informant qu'une erreur de vingt et quelques dollars s'était glissée dans les comptes qu'elle avait envoyés au gouvernement.

Une erreur aussi minime, quand il s'agit d'affaires de plus de cent mille dollars, cela peut facilement s'expliquer.

Le surlendemain, un page annonce au ministre qu'une religieuse demande une audience. On la fait entrer.

—Comment ! c'est vous, Sœur Thérèse, quel motif me procure le plaisir de votre visite ?

—M. le ministre, vous m'avez écrit pour me dire qu'une erreur de vingt-et-une piastres et soixante-trois centins existait dans mes comptes ?

—Mais... en effet... je... Et c'est pour cela que vous vous êtes dérangée ? je vous en prie, oubliez cette lettre...

—Pardon ! je viens vous dire que ce sont vos auditeurs qui ont commis l'erreur. Mes comptes sont corrects et je tiens à ce que la chose soit vérifiée sur le champ, si vous le voulez bien.

Protestations du ministre, explications, excuses même, rien n'y fit, et dix minutes plus tard, quatre ou cinq comptables se penchaient sur les comptes et calculaient, additionnaient, vérifiaient.

Cela dura plusieurs heures et, vingt minutes avant le départ du bateau pour Montréal, l'erreur